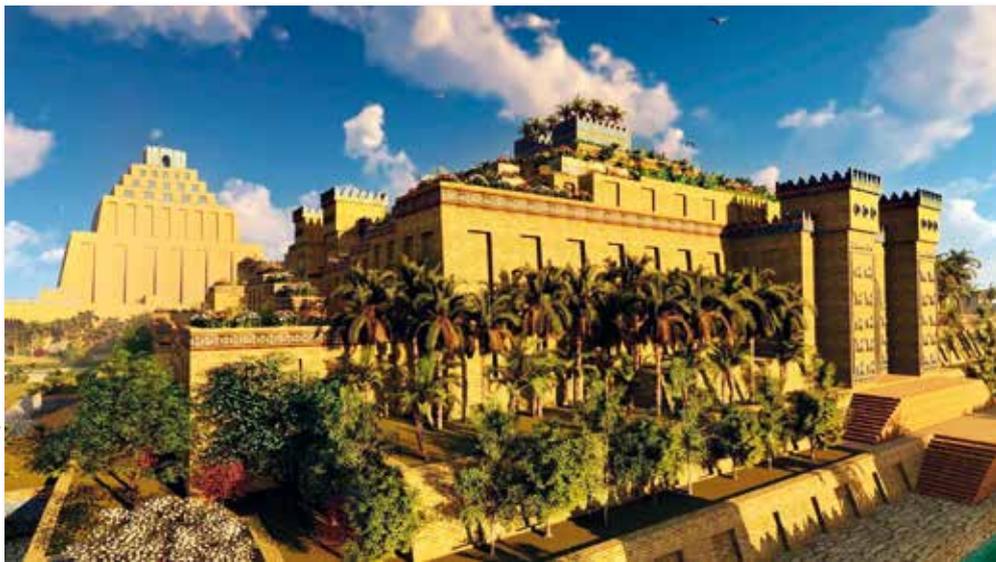


«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



© Kais Jacob - image 3d

Les jardins suspendus de Babylone



www.sjpp.fr

juillet 2025 ■ numéro 85 ■ 10€

**Siège social :**

78, avenue de Suffren, 75015 Paris.

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droit d'admission : 50 euros

DÉPOT LÉGAL 3^e TRIMESTRE 2025
ISSN 2669-7793. VERSION NUMÉRIQUE
COMMISSION PARITAIRE 0223 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENTE

Votre attention svp!

Toute la correspondance doit être adressée
au président,

PIERRE PONTUS
78 avenue de Suffren, 75015 Paris

« À propos »

Revue trimestrielle éditée par le Syndicat
des Journalistes de la Presse Périodique

Comité de rédaction

Pierre PONTUS
Directeur de la publication
Nelly BRUN
Rédactrice en Chef
Nadine ADAM
Jacques BENHAMOU
Raymond BEYELER
Laïla CHAKIR
Christian BESSIGNEUL
Ivète PIVETEAU
Patrick RUBISE
Isaure de SAINT-PIERRE
Webmaster
Victor OSKANIAN
Conception graphique
ad.com

Impression
FRAG. 68 rue de Vaugirard-75 006 Paris

**Syndicat des Journalistes
de la Presse Périodique****Bureau du Sjpp de 2024 à 2026**

Pierre PONTUS
Président

Marie-Danielle BAHISSON
Présidente d'Honneur

Patrick RUBISE
Secrétaire Général

Paul DUNEZ
Secrétaire Général Adjoint

Jacques BOILEVIN
Trésorier, chargé des cartes de Presse

Jean-Luc FAVRE REYMOND
Trésorier Adjoint

Nadine Adam

Marie-Paule BAHISSON

Conseil syndical du Sjpp 2024-2026

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON
Marie-Paule BAHISSON
Jacques BENHAMOU
Jacques BOILEVIN
Nelly BRUN
Paul DUNEZ
Jean Luc FAVRE REYMOND
Hélène HUET
Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIE
Sara MESNEL
Raphaël MIGNOT BAHISSON
Ivète PIVETEAU
Pierre PONTUS
Patrick RUBISE
Jean Louis STERNBACH

Censeur

Franck BOURDY

Actus**La vie du Syndicat / Infos pratiques****Le Bulletin « À propos »**

► **Textes** : ne pas dépasser
4 000 signes, espaces
compris et citer clairement
les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg
en pièces jointes en 300 dpi,
indépendants des fichiers
word ou documents papiers,
fournir les légendes,
s'assurer que les photos
sont libres de droits, ne pas
oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publica-
tions et actualités de la vie
des adhérents. Il publie des
articles séparément de la
parution du Bulletin *À propos*.
Ceux-ci sont à adresser au
« Webmaster » à :
Victor Oskanian
oskanianvictor@yahoo.com

Cotisation

► **Cotisations 2025** : Pour
l'année 2025, les cotisations
d'un montant de 50 € sont à

adresser par chèque
à l'attention du Trésorier :
M. Jacques Boilevin
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

En cas de perte de la carte,
M. Jacques Boilevin,
Tél. 06 60 18 05 59,
mail. : jab9@hotmail.fr;
228 rue de Fontenay
94300 Vincennes

Adhésion

► Les informations sur le
formulaire de **Demande
d'adhésion** à remplir et les
conditions de recevabilité des
dossiers figurent sur le Site de
notre Syndicat, www.sjpp.fr
à la rubrique Le Syndicat puis
adhérer.

► Les demandes d'admission
au Sjpp sont à envoyer à la
Présidente d'Honneur :
Marie Danielle Bahisson,
13 place Masséna
06000 Nice.
mdbbahisson@gmail.com
Tél. : 06 07 25 29 07.

► Les dossiers incomplets ne
sont pas recevables. Merci de
veiller à respecter toutes les
conditions exigées.
Selon nos statuts, les dossiers
sont d'abord examinés par le
bureau et ensuite soumis à
l'approbation du conseil.

Calendrier SJPP 2025 :

► Jean François Marchi
jeudi 16 octobre 2025
sur le thème « Napoléon et la
musique »
Aux Noces de Jeannette
75002 Paris
► Jean Pierre Lorriaux
4 décembre 2025
sur les « inégalités en France et
dans le monde »
Aux Noces de Jeannette
75002 Paris



La note du Président... Pierre Ponthus

Nos lecteurs doivent devenir nos rédacteurs

Cher Rédacteur et cher Lecteur,

Dans ce numéro n° 85 d'À Propos du mois de juillet 2025 vous bénéficierez d'un court résumé de notre Assemblée Générale qui aurait dû se tenir normalement le jeudi 22 mai 2025 au Sénat mais s'est tenue aux Noces de Jeannette dans le 2ème arrondissement.

Certes ce nouveau décor nous a fait passer une très agréable soirée, mais malheureusement j'étais absent, ayant été victime d'une chute avec fêlure au col du fémur, ce qui m'a mis dans l'obligation mais aussi dans la joie de demander à notre Présidente d'Honneur: Marie-Danielle Bahisson d'assumer cette charge à ma place dans ce lieu si prisé des Parisiens.

Comme d'habitude, tout s'est bien passé avec l'approbation des comptes présentés par notre Trésorier Jacques Boilevin qui nous a présenté un solde positif de 939,83 euro pour cette année 2024-2025.

Tous les comptes ont été approuvés à l'unanimité des participants Le rapport moral a lui aussi été présenté par Nelly Brun, secrétaire générale à titre provisoire, et approuvé à l'unanimité des présents. Notre Censeur, Franck Bourdy a attesté que tout s'était déroulé dans de bonnes conditions en respect des règles du SJPP.

Comme d'habitude, nous avons profité de l'admission de nouveaux membres pour faire évoquer par l'un de ces derniers : le Général Chauvancy, « la situation de la France à l'heure des choix face à la réalité géopolitique et à la guerre ».

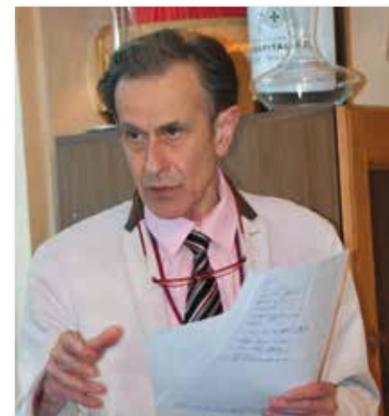
Il a beaucoup insisté sur le pilier européen qui doit exister au sein de l'Otan.

Il ne peut y avoir une défense crédible sans la majorité de nos concitoyens.

Enfin, le Général Chauvancy a parfaitement souligné les nécessités d'une reconstruction de nos capacités militaires fortement dégradées depuis 2017, malgré

une inquiétude compte tenu de la réalité financière de notre pays.

À l'avenir, nos lecteurs doivent devenir à leur tour nos rédacteurs pour de nouvelles anecdotes fascinantes, mettant en lumière ces hommes de l'histoire de France, nous permettant une réflexion plus profonde sur la façon dont celle-ci peut continuer d'influencer notre présent et notre avenir. ■



Jacques Boilevin, notre trésorier



Le Général François Chauvancy



Assemblée générale du 22 mai 2025, aux Noces de Jeannette



Le mot de la rédactrice en chef... Nelly Brun



Merci !

En ces temps troublés, il est bien appréciable de pouvoir s'évader par ces moments de lecture que vous nous proposez, diversissements de l'esprit, incitations aux voyages, plongées dans le passé ou découvertes culturelles.

À propos, votre revue évolue dans sa présentation, la qualité de son papier et de son impression mais tout étant toujours per-

fectible, nous souhaitons vous présenter une revue toujours plus attractive et nous allons encore travailler dans ce sens avec notre nouvel imprimeur, la maison FRAG. Je vous souhaite de passer une période estivale la meilleure possible et nous serons ravis de vous retrouver à partir du mois d'octobre pour une soirée conférence avec Jean-François Marchi. ■



Coup de cœur... Nadine Adam

Sutra du coeur d'une rive à l'autre, le retour vers nos origines

Ce joli livre à la couverture bleu nuit, avec écriture or, narre le cheminement spirituel de Kar Fung et son enseignement du Sutra du coeur, en France, son deuxième pays.

Dans les années 70, elle se trouvait en France pour un projet de recherches en médecine traditionnelle chinoise. Celle-ci commençait à voir le jour.

C'est de tout son coeur, que Kar Fung à eu l'idée d'offrir le bienfait de la pratique corporelle chinoise qu'elle pratiquait depuis son enfance, à tous ceux que cela pouvait aider.

« Le corps est le temple sacré de l'âme » La pratique de Kar Fung est issue de la tradition bouddhiste Shaolin nommée « l'étude de la simplicité du coeur ». Elle a commencé à enseigner dans le jardin René Le Gall dans le 13^e arrondissement parisien et il y avait déjà une centaine de participants.

Après les séances de Gi Gong, les élèves rayonnaient comme s'il avaient trouvé une autre rive, celle de la joie.

Kar Fung eu ainsi l'intuition de joindre le « Sutra du coeur » pour compléter le travail du corps. Ce Sutra est « la perle des perles » de la tradition bouddhiste, le plus lumineux, le plus merveilleux.

Il est la racine originelle d'où toutes les disciplines sont nées.

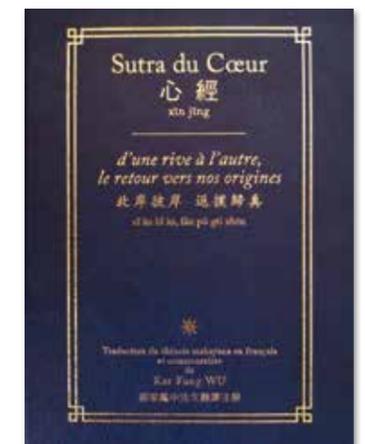
Kar Fung à eu la révélation que nous sommes sur terre pour apprendre l'amour inconditionnel, tel l'enseignement du Bouddha Shakyamuni il y a 2600 ans.

Son livre est vraiment un trésor sur la quête de soi.

Merci à Kar Fung Wu pour la connaissance précieuse qu'elle diffuse.

L'avoir rencontré est un beau cadeau de la vie. ■

« Namaste »



Sutra du Cœur – Xin Jing, d'une rive à l'autre, le retour vers nos origines. Traduction du chinois mahayana et commentaires de Kar Fung Wu.



© Patrick Rubise

Assemblée Générale 2025 Rapport moral année 2024-2025

Ce rapport moral porte sur les actions et événements réalisés depuis la dernière Assemblée Générale du mois de juin 2024.

Au cours de cette période, nous avons appris le décès de Nicolas Huet et de Marguerite Jouet.

Mais nous avons eu le plaisir d'accueillir de nouveaux membres : Pierrette Dupoyet, Isaure de Saint-Pierre, le général François Chauvancy, Tim Caillot, Laurence Krief, Frédéric Forgues-Casotte, Gérard Antier, Christian Valéry ancien adhérent qui revient parmi nous.

Concernant la revue *À propos*, nous n'avons eu cette année qu'un exemplaire en version papier en janvier 2025, les autres exemplaires ayant été diffusés

en version numérique, notre imprimeur connaissant quelques difficultés, ce qui nous a conduit à chercher un nouvel imprimeur, tout en remerciant Monsieur Méhul pour tout le travail effectué depuis des années. Ce nouvel imprimeur prendra en charge le numéro d'*À propos* de juillet prochain.

Le Comité de Rédaction s'est réuni avant chaque parution de notre revue. Je tiens à remercier les membres de ce comité pour leur participation comme je remercie tous les rédacteurs pour la qualité et la diversité des articles qu'ils proposent. Un grand merci également à Antoine Duplan, notre maquettiste pour la présentation de la revue *À propos*.

Les membres du Bureau et du Conseil Syndical se sont réunis à quatre reprises, le 10 octobre, le 5 décembre avec la distribution des cartes aux adhérents et l'acceptation d'une nouvelle candidature à l'unanimité, celle de Pierrette Dupoyet. Lors de cette réunion, notre trésorier Jacques Boilevin a proposé que soit organisé un prix du SJPP dont les modalités sont à définir et sur un plan pratique, d'ouvrir un compte hello asso pour faciliter le paiement des adhérents.

Le 16 janvier 2025, 2 nouvelles candidatures ont été présentées et acceptées à l'unanimité, celles du Général François Chauvancy et celle d'Isaure de Saint-Pierre. Patrick Rubise a proposé de faire la démarche pour faire référencer la revue *À propos* à la BNE, démarche qui a abouti.

Sara Mesnel a été remplacée par Victor Oskanian comme webmaster.

Le 17 avril, Patrick Rubise a proposé sa candidature au poste de secrétaire général qui a été acceptée par le Bureau, et sera présentée lors de l'Assemblée Générale du 22 mai. Jacques Boilevin indique qu'il souhaiterait être remplacé ou tout au moins avoir un adjoint pour l'aider dans sa tâche de trésorier.

Quatre candidatures sont présentées et approuvées à l'unanimité, celle de Tim Caillot, Laurence Krief, Frédéric Forgues-Casotte, Gérard Antier.

Nous avons eu le plaisir de participer à quatre diners conférences :

Le 10 octobre une conférence de Raymond Beyeler sur « le milieu du cinéma ». Le 5 décembre une conférence de Louise Haddad sur la sophrologie.

Le 16 janvier une conférence de Pierrette Dupoyet sur le théâtre français, outil de fraternité universelle.

Le 17 avril une conférence d'Olga Garmuz sur l'icône russe et la renaissance européenne en remontant vers la source. Comme vous pouvez le constater, notre syndicat est très actif.

Je terminerai ce rapport en remerciant Marie-Danielle Bahisson, présidente d'honneur, qui nous soutient par sa participation effective et amicale à chacune de nos réunions et qui va animer la soirée d'aujourd'hui notre Président, Pierre Ponthus étant encore hospitalisé

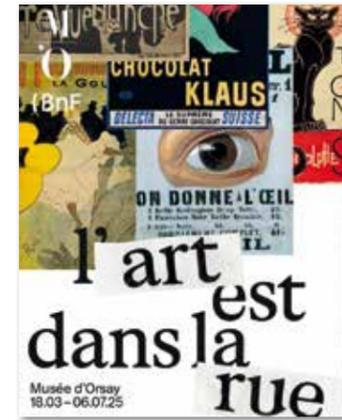
Je vous remercie. ■

Nelly Brun
Secrétaire Générale (provisoire)



Chronique d'exposition... Hélène Huet

Expédition artistique au Musée d'Orsay



Après notre réunion du 22 mai, pas question de traîner ! Hélène, Marie-Danielle avons foncé au Musée d'Orsay comme des explorateurs en quête de trésors visuels. L'expo s'est transformée en un véritable festival de surprises et d'émotions. Un moment tellement mémorable qu'on en parle encore, entre deux éclats de rire et une référence à un chef-d'œuvre improbable.

Nous étions en mode « encore un petit détour par l'art ! », et franchement, cette exposition nous a laissé une trace inoubliable. Un vrai tourbillon culturel où la peinture et l'humour se sont invités à la fête.

L'exposition « L'art est dans la rue »

Près de 230 œuvres remarquables nous ont embarquées dans un voyage inédit à travers l'explosion de l'affiche illustrée dans le Paris du XIX^e siècle. C'était comme parcourir un gigantesque album des rues art avant l'heure ! Grâce à une collaboration spéciale avec la Bibliothèque nationale de France, cette expo a réuni des icônes de l'affiche comme Bonnard, Chéret, Grasset, Mucha, Steinlen et Toulouse-Lautrec. C'est la pre-

mière fois que Paris leur consacre une célébration de cette ampleur, et on peut dire que ces affiches ont révolutionné l'esthétique urbaine de l'époque.

L'affiche envahit la ville

Imaginez un monde où les affiches prennent le contrôle de l'espace public, s'infiltrant partout comme des petits farceurs en goguette ! Murs, palissades, kiosques, colonnes Morris déguisées en clowns, urinoirs et même le métro : aucun recoin n'est épargné. Une véritable exposition sauvage qui cherche à capturer le regard des passants. Après les grands travaux haussmanniens, cette explosion visuelle devient aussi un terrain de jeu politique. Roger Marx résumait bien l'ambiance : « La rue, c'est là où tout se joue, entre débats, idées et suffrage universel. »

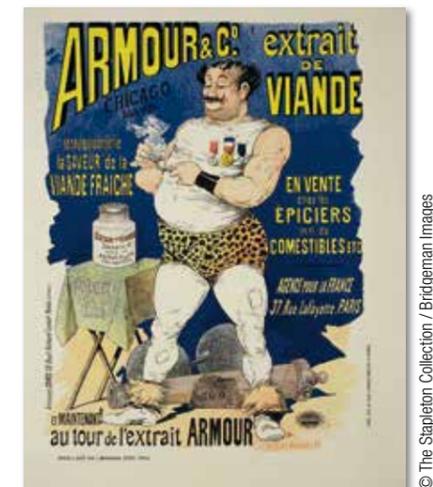
L'affiche, star de la rue

Dans les années 1880-1900, l'affiche devient le miroir d'une époque en pleine mutation. Elle capte à la fois les rêves, les excentricités et les nouvelles tendances. Des artistes comme Toulouse-Lautrec, Mucha et Steinlen transforment ces affiches en véritables œuvres d'art. Très vite, les collectionneurs s'emparent et les critiques s'enthousiasment : l'affiche passe du statut de simple publicité à véritable joyau artistique. Certains vont même jusqu'à les afficher fièrement dans leur salon – ou, pour les plus originaux, sur leur réfrigérateur !

L'affiche devient un outil social

On parle souvent de la « Belle Époque » idyllique, mais la réalité était plus nuancée : cabarets, sport et revendications façonnent la vie urbaine. L'affiche devient un médium puissant, accessible à tous. Elle incarne l'esprit de la rue, avec une touche de légèreté et un brin de provocation. Les anarchistes s'emparent du concept et, dès le début du XX^e siècle,

des artistes inventent une nouvelle façon de s'exprimer sur les murs. Un langage graphique conçu pour secouer l'opinion publique et marquer durablement l'affichage politique. Ces affiches du XIX^e siècle avaient déjà un flair incroyablement pour capter l'attention, un peu comme nos publicités modernes ! Si elles existaient aujourd'hui, elles auraient sûrement trouvé leur place sur Instagram ou TikTok. Et vous, quelle serait l'affiche parfaite pour capturer l'esprit de votre ville aujourd'hui ? ■



© The Stapleton Collection / Bridgeman Images



Chronique d'exposition...

Gérald Henri Vuillien



Chronique de lecture...

Fabienne Leloup Denarié



© Photos : G. Henri Vuillien

Geste, vitesse, mouvement !

Depuis le 11 avril dernier l'hôtel de la Monnaie de Paris propose une magnifique exposition sur Georges Mathieu un peintre dont l'art se situe entre peinture et calligraphie.

Depuis des siècles, les civilisations ont développé des formes artistiques variées où le geste (le mime), le trait (la peinture), et la matière (la sculpture) deviennent un moyen d'expression, un langage universel.

Parmi toutes ces techniques, la peinture

et la calligraphie occupent une place particulière car elles existent depuis la nuit des temps.

À première vue, elles peuvent sembler distinctes : l'une vise à représenter visuellement la vie, le monde, l'autre à transformer l'écriture en art graphique. Georges Mathieu établit une connexion subtile entre ces deux domaines.

Il estompe avec finesse la frontière entre peinture et écriture en s'engouffrant dans la calligraphie en un tourbillon

spectaculaire. La calligraphie se fond dans la peinture et réciproquement. Et c'est là qu'est le génie de Georges Mathieu qui donne au trait une expression, et qui transforme le mot en image.

Le choix des œuvres exposées est pertinent car il laisse le visiteur s'interroger sur l'esthétique du signe et la quête du sens.

Georges Mathieu a aussi marqué son temps car il a littéralement puisé dans l'énergie du signe calligraphique pour nourrir son œuvre. Il fait partie de la famille des artistes de l'abstraction lyrique car il a adopté dans sa technique de peinture des gestes rapides, impul-

sifs, proches de la calligraphie orientale. Mais ce qui a frappé tous les amateurs de l'œuvre de Georges Mathieu c'est le mouvement et la vitesse c'est pourquoi le titre de cette exposition est particulièrement bien choisi : Geste, vitesse, mouvement !

Avec Georges Mathieu le trait devient un cri, une émotion pure. Les couleurs explosent et interpellent le regard du visiteur.

C'est en 1957 lors de son premier voyage au Japon que Georges Mathieu découvre la calligraphie, c'est un choc émotionnel pour lui. Il est subjugué par cette technique du trait qui se métamorphose en peinture pour délivrer un message.

Dès lors il se lancera à son tour dans cet art avec sa personnalité et sa culture européenne.

Malraux disait de lui : « Enfin un calligraphe occidental ! »

Georges Mathieu va dès lors développer sa technique qui repose sur des signes abstraits tracés d'un seul geste. Contrairement à la calligraphie extrême-orientale où chaque caractère a une signification, chez Georges Mathieu tout est et reste abstrait ainsi le spectateur peut interpréter à sa manière son langage calligraphique.

L'exposition offre des documentaires cinématographiques exceptionnels dont un court métrage de Frédéric Rossif : « Georges Mathieu ou la fureur d'être » de 1971, un chef d'œuvre.

Cette exposition est une belle opportunité de redécouvrir ce magnifique hôtel de la Monnaie de Paris. ■

Jusqu'au 7 septembre 2025
Hôtel de la Monnaie de Paris
11 quai de Conti 75006 Paris.



Colette Klein, L'Ange des séparations

« Que reste-t-il de nos amours ? » chantait Charles Trénet. Au-delà de la quête amoureuse, Lucas, le personnage central de *L'Ange des séparations* ne cesse de méditer sur la condition humaine et « l'ultra moderne solitude » d'Alain Souchon, autre chanson emblématique du répertoire français.

Car il y a une musique particulière tout au long de ce récit qui mêle Histoire et histoire intime, « un rythme singulier », écho à la découverte de l'absurde observée par André Camus dans ses écrits. Mais, si chez Albert Camus, la reconnaissance de l'absurde de l'existence invite à vivre pleinement, chez Colette Klein, elle débouche sur la révolte, le désespoir, le suicide. Ses personnages ne sont ni des héros ni des militants. Ils ne considèrent pas l'espace public ou l'action comme des moyens salvateurs. Ce sont des solitaires mélancoliques épris de beauté.

Une beauté omniprésente à Paris, cadre et catalyseur des « séparations ».

Témoin de la déliquescence de la société, de la violence du XXI^{ème} siècle, observateur impuissant de sa propre fragilité, Lucas Favier, professeur de mathématiques, déplore la banalisation des catastrophes, des massacres dans les médias. Il s'insurge contre des actes malfaisants et gratuits : « Quel sens peut avoir un monde dans lequel un homme a été poignardé à la sortie d'une superette par ce qu'il avait ignoré la file d'attente ! »

Par ailleurs, il se pose la question essentielle pour un être humain : que laissera-t-il après lui ?

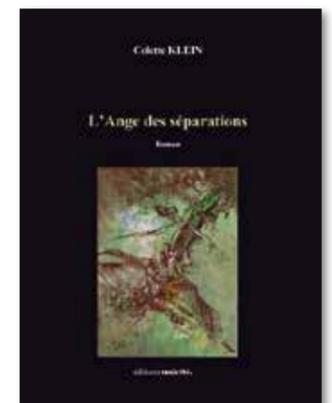
Sans autre idéal que son amour perdu, Lucia prénom qui signifie lumière en latin - il réfléchit, analyse sa finitude : « Il aura beau être en mesure d'exhiber un acte de naissance, un acte de décès,

d'avoir été inscrit sur le grand registre de plusieurs administrations, qui se souviendra de lui dans cent ans ? Ou même dans soixante ans ? Dans vingt ans ? Comment peut-il même espérer ne pas disparaître encore plus vite de l'inconscient collectif, lui qui n'a pas eu d'enfants, qui n'a rien engendré ? »

A cette interrogation répond Maud, la sœur de Lucas, « éprise de la frénésie d'un monde hanté par le clair-obscur » : l'art, en l'occurrence la peinture, permet de sublimer l'indifférence, l'irrationalité de notre présence sur terre. La création libérée des illusions religieuses est une démarche humaine qui permet de donner un sens à sa vie.

A chacun de le chercher, de l'inventer s'il en a la force, pourrait-être une des réflexions posées par ce livre au registre tragique, sans concessions au « feel good ». ■

L'Ange des séparations de Colette Klein, Paris, éditions Unicité, 2025





Chronique de lecture...

Tamara Korniloff Magaram

Un long cri dans la nuit



« Je suis un malade mental. J'ai honte, j'ai peur, je vais vous raconter mon histoire en tremblant. » Ces mots sont ceux de Nicolas Demorand, journaliste emblématique.

Il y a des livres courageux, des révélations étonnantes. On a beau entendre chaque matin la voix grave et cavernueuse de Nicolas Demorand, jamais on n'aurait pu imaginer la souffrance qu'il abrite. Dévoiler sa bipolarité aujourd'hui est permis mais risqué, et c'est précisément ce risque qui est courageux : faire vaciller un milieu si ouvert en apparence, mais si prompt à juger en profondeur.

Cette révélation met en lumière la douleur de l'errance médicale : ne pas savoir, ne pas comprendre ce mal de vivre étrange, rythmé par de longues périodes de nuit et des soubresauts d'excitation, ponctués par les chimères d'amour et de joie qui jaillissent, tels des feux follets, du quotidien sombre du journaliste. On découvre la fragilité de la psychiatrie, ces diagnostics difficiles à poser face à des maladies à la singularité identifiée. Les maux de l'âme forment une nébuleuse sans fin ni fond, presque impossible à catégoriser.

Le livre révèle également les bonheurs paradoxaux du malade devenu véri-

table sachant, maîtrisant tous les maux et symptômes, prenant plaisir à guider et accompagner d'autres malades, sans jamais prescrire. Et puis, surtout, il y a cette solitude subtilement décrite, jamais trop explicite mais omniprésente, celle des maux qui enferment l'individu en lui-même, l'isolant inexorablement du reste du monde. Seul le psychiatre peut parfois pénétrer la tour d'acier érigée dans l'esprit de Nicolas Demorand.

Certains liens persistent malgré tout, la collègue aimée, véritable catalyseur du roman, ou le soignant admiré et admirable. La famille, quant à elle, reste à la fois témoin indispensable et tenue à distance. Intérieur Nuit est bien plus qu'un simple témoignage, c'est un long cri dans la nuit. L'auteur dévoile sans artifice cette errance thérapeutique, les rendez-vous infructueux, les impasses des psychanalystes et ces moments absurdes éloignant le malade de ses proches. On perçoit une incompréhension humaine profonde face à la folie, comme si ce domaine relevait d'un ailleurs inaccessible où règne l'absurde. Cela révèle le triste sort réservé aux malades ordinaires, s'ils n'ont pas le courage et la ténacité d'un Nicolas Demorand, comment peuvent-ils espérer trouver la bonne place, le bon traitement ? Si même un homme érudit, entouré et intégré comme lui subit une si longue errance, quel sort attend le citoyen lambda ? Il est effrayant de constater ces années sombres, perdues, noyées sous des symptômes mortifères, durant lesquelles l'auteur a vécu comme dans une réalité parallèle où la folie servait d'isolant.

Quel sort réservons-nous donc à nos malades si cette prise de parole reste une exception ? Quelle place accordons-nous réellement à ceux qui traversent des troubles ou une maladie ? Le livre est

aussi une critique subtile mais percutante d'une société autocentrée, refusant souvent de voir la souffrance à ses côtés.

« L'oscillation entre ces deux êtres, le dépressif profond et le flambeur loquace, se résumait en un mot que je découvris à Sainte-Anne: bipolaire. »

Dans cette errance, les moments extrêmes sont décrits avec précision, notamment les excès des phases maniaques où la passion amoureuse apparaît comme un leurre. Chez le bipolaire, le bonheur excessif est dangereux car annonceur d'une phase dépressive imminente. C'est précisément cette vie sobre et apaisée que le patient cherche sous les recommandations prudentes de son psychiatre : « se méfier du bonheur ». Une terrible injonction. Pourtant, subsiste ce lien rassurant avec le psychiatre, toujours présent pour soutenir, anticiper et épauler au moment opportun.

Ce livre est une magnifique déclaration d'amitié et de fraternité envers les soignants, ceux qui parviennent à pénétrer l'âme des malades : « Si je ne serai jamais guéri de cette maladie, la traverser avec ce médecin, toujours de mon côté, reste l'une des plus belles aventures de ma vie ». ■

Intérieur nuit, Nicolas Demorand, Éditions Les Arènes



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

Les dames de guerre-Saigon-Tome 1

Disons-le d'emblée : ce n'est ni un policier ni un véritable thriller mais plutôt un roman d'aventure qui nous plonge dans l'histoire presque oubliée de la guerre d'Indochine.

A défaut d'y cotoyer Lucien Bodard, Pierre Schoendorfer, Jean Larteguy, que l'auteur a lu de près, nous suivons un reporter de guerre américain, Robert Kovacs, qui accompagne ici une patrouille de militaires français.

Nous sommes en 1953 et ce groupe mixte de Français et Indochinois se déplace aux confins de la Thaïlande, de la Birmanie et du Laos. Le reporter avec son Leica ou son Rolleiflex shoote beaucoup les visages de ses accompagnateurs et il s'interroge sur leurs origines et sur les matériels qu'ils transportent dans des caisses : armes, argent ou drogue. Mais les voilà soudainement attaqués par une unité du Vietminh dont ils arrivent péniblement à se libérer. Dans l'escarmouche, le journaliste, en voulant faire la « photo du siècle », celle qui ouvre en grand les portes du célèbre prix Pulitzer, se détache des militaires et pose le pied sur une mine.... On devine la suite : corps rapatrié aux USA, honneurs de toute la Presse.....

A New-York dans la salle de rédaction de Life Magazine c'est l'ébullition : qui trouver pour remplacer efficacement Robert Kovacs et poursuivre son reportage. C'est une jeune femme, Elizabeth, plutôt spécialiste de la mode et décoration, qui sera finalement choisie par Henri Luce, le charismatique patron du journal, pour partir enquêter, au grand dam de tous ses collègues hommes présents ! En fouillant dans les affaires de Kovacs elle va trouver une pellicule dissimulée dans le col de son blouson. Développée très discrètement, elle montre ce qu'a vu le reporter peu avant sa mort. Des Indochinois des deux bords au corps à corps mais aussi les pay-

sages qui permettent de situer la zone de l'embuscade à plus de 400 kms à l'ouest de la zone annoncée par les autorités françaises. Une région où le trafic d'armes et d'opium est intense. Que transportent donc les GMC ou les Dakota affrétés par les militaires français ?

Le roman se lit dès lors comme un véritable reportage de guerre avec des descriptions précises de lieux emblématiques de l'époque, comme l'hôtel Continental de Saigon et son truculent patron Franchini entouré de nombreux amis corses, son voisin l'hôtel Majestic, le marché de BinhTay et ses commerçants de diverses ethnies, ou encore les berges de l'Arroyo chinois à Cholon, le Cap Saint Jacques, la célèbre plaine des Jarres enfin décryptée, les fumeries et, toutes proches, les bouilleries d'opium explicitées, l'hôpital Grall à Saigon, les boîtes de nuit, les maisons de jeu du Grand Monde à Cholon et ses habitués vietnamiens, chinois, français, américains ou anglais, le camp presse d'Hanoi où se côtoient journalistes, militaires et espions de tous bords et en final la prison centrale de Saigon. Car l'Indochine d'alors est gangrenée par des agents de tous bords, auxquels s'ajoutent certains membres de la pègre corse, ou encore des sociétés secrètes qui jouent leur propre jeu. On suit ainsi Petit Phenix, expert en vovinam, art martial indochinois, envoyé par ses chefs des Hauts Plateaux pour défendre les Français. Les mensonges, les trahisons sont le lot quotidien de tous ces participants et la jeune journaliste doit sans cesse improviser pour persévérer... Alors à qui faire confiance, à qui confier sa vie pour avancer dans la recherche de la vérité ? La police elle-même répond à d'autres valeurs qu'à New-York. Ainsi, comme Vidocq au 18e siècle, c'est un ancien bagnard qui dirige les enquêteurs sur l'ensemble du territoire. On sent bien



la déliquescence et la fin annoncée d'une certaine époque coloniale où la France était partout présente : de la cathédrale de Saigon construite avec les briques roses de Toulouse, au Palais Norodom. Une France encore présente aussi avec les nombreux taxis 4 Cv Renault, mais cette domination française est rongée de toutes parts par les Américains, les Russes et les Chinois qui, patients mais pas inactifs, attendent la chute. Dien Bien Phu approche !!!

Les lieux sont parfaitement décrits, et on peut suivre la journaliste rue par rue comme remonter la célèbre rue Catinat à Saigon.

Quand ce ne sont pas des rencontres en ville ce sont les marches forcées qui se succèdent à travers la jungle la plus épaisse ou dans les rizières, parfois des champs de pavots. L'ennemi peut être partout et gare à celui qui n'a pas l'œil et l'oreille en alerte. Et, quittant l'Indochine, on se retrouve à Khang Khay au Laos, pilotés par des Méos dans un groupe anticommuniste au service de la France.

L'auteur dit avoir été inspiré par le célèbre livre de Graham Greene « Un américain bien tranquille » et avoue raconter à son tour l'opération X qui devait financer la contre-insurrection en Indochine. Un pays attachant qui venait juste de se libérer du joug japonais, mais restait gouverné par Bao Dai, empereur inexistant et mal contrôlé par la France face aux forces occidentales ou asiatiques qui se déploient et aboutiront à la guerre du Vietnam.

Le livre se lit avec la délectation de la redécouverte d'un conflit oublié, d'un certain art de vivre si on oublie la guerre et les attentats, à suivre Elizabeth Cole dans sa recherche de preuves des turpitudes de certains militaires. Vite le tome 2. ■

Les dames de guerre Saigon tome 1 de Laurent Guillaume. Collection 10/18-Paris 2024



Chronique de lecture...

Lyane Guillaume

Andreï Makine signe une fresque éblouissante



On est dans les années 1990, juste après la chute de l'URSS, et tout commence par un abandon. Le narrateur engagé comme guide par Stas, un cinéaste à la recherche de scoops qui tourne un documentaire intitulé *Les prisonniers du rêve écarlate* sur les victimes de l'illusion communiste, se retrouve seul dans un village russe improbable estimant qu'il n'a plus besoin de lui, Stas, au volant du camion, l'a largué sans vergogne. Là, il rencontre une vieille femme qui va lui raconter l'histoire de l'homme que, précisément, le cynique Stas traquait pour en faire le plus pathétique de ses anti-héros : Matveï Belov. Le narrateur recueille les bribes de ce destin singulier pour en tirer une épopée historique éclatante, englobant un demi-siècle du destin mêlé de la Russie et de la France : *Prisonnier du rêve écarlate*.

Makine reprend ainsi un schéma qui lui est familier : le récit dans le récit. Nous voilà précipités dans le gouffre vertigineux de l'Histoire broyeuse de rêves, de talents, de générations... Jeu de miroirs, brouillage des identités : du pur Makine ! Matveï n'est pas Matveï. Il n'a pas toujours été ce gardien résigné d'un hangar croulant sous la neige, abritant un lance-roquette « qui défie

un ennemi depuis longtemps disparu ». Matveï est né Lucien Baert à Douai, en 1918. Jeune ouvrier idéaliste, Lucien a accompagné à l'été 1939 une délégation du Parti Communiste Français en URSS. Alors qu'il est en train de découvrir la supercherie d'une usine « Potemkine » où les ouvriers ne sont que des acteurs, il s'éloigne du groupe, furète, revient... le train qui devait le ramener en France s'ébranle. Le malheureux court, crie, appelle. En vain. Le voici seul sur le quai ! Encore un abandon. Et la nécessité de se forger une nouvelle identité. Le lecteur, lui, est happé et ne lâche pas ce récit-gigogne qui l'entraîne d'une aventure à l'autre.

Resté en URSS, Lucien Baert connaît le baigne, la torture puis la guerre, sa sauvagerie, ses exaltations aussi. Il deviendra Matveï Belov en endossant l'uniforme d'un soldat mort, tel Alexeï Berg, autre héros makinien, dans *La musique d'une vie*. Alors qu'il est en pleine taïga, à construire une voie ferrée avec d'autres détenus, Lucien-Matveï apprend la mort de Staline. C'est la libération anticipée, la réhabilitation.

On le retrouve apaisé, en couple avec Daria, une de ces héroïnes au cœur pur sans âge et sans visage dont Makine a le secret. Tous deux connaissent ensemble ce qui peut ressembler à du bonheur en écoutant les échos assourdis d'un monde en plein basculement : les deux blocs ennemis se rapprochent. Avec l'aide de Daria qui s'initie à la langue française, Matveï a redécouvert ses origines, et le désir de quitter la Russie devient obsédant.

Une avalanche d'événements rocambolesques ramènera Matveï-Lucien en France où il devient le héros du jour : rescapé du goulag ! Trente ans ont passé. Dans le Paris individualiste et frivole des

années 1960-70 où l'on vit au rythme de la variété, où seul compte « l'excitation du neuf », les interviews s'enchaînent grâce à une certaine Julia dont l'enthousiasme désordonné et l'inconsistance rappellent la Léa de *La vie d'un homme inconnu*. Puis un livre paraît, témoignage (signé d'un pseudonyme) de Matveï-Lucien sur sa vie dans les camps, où Matveï-Lucien, médiatisé malgré lui, ne se reconnaît pas. Lors d'un spectacle expérimental auquel il est tenu d'assister, il s'indigne et provoque un scandale. Serait-il devenu fou ?... Cruauté, absurdité : les hôpitaux psychiatriques français ne valent pas mieux que ceux réservés en URSS aux opposants au régime. Lucien-Matveï retournera en Russie... Ainsi, l'histoire s'enroule sur elle-même, cohérente et parfaite. Du grand art ! A la fin, le « je » du narrateur, revenu inopinément, nous prépare une surprise très makinienne : et s'il allait reproduire avec Olia le destin vécu par Lucien avec Daria ? ■

Prisonnier du rêve écarlate, Andreï Makine (Grasset, 2025),



Chronique de tournage...

Raymond Beyeler

Dracula à Paris, a love tale

Après de nombreuses adaptations cinématographiques, entre autres par Murnau (1922), Werner Herzog (1979) ou Francis Ford Coppola (1992), le Prince des ténèbres a fait l'objet du prochain film de Luc Besson qui sera diffusé cet été.

Le réalisateur a choisi en effet d'inviter le vampire, à nos risques et périls, dans la capitale. Inconsolable, Dracula (Caleb Landry-Jones) y évoluera à la Belle époque pour retrouver sa femme réincarnée (Mathilda de Angelis), disparue au XVe siècle. Quatre cents ans d'amour, c'est assez pour que le long métrage se nomme judicieusement *Dracula, a love tale*.

Après des séquences épiques dans l'hiver finlandais, le Monstre des Carpates fut officiellement convié par le Président de la République à la fête du Centenaire de la Révolution où il se montrera parfaitement aimable, suffisamment pour réfréner ses élans sanguinaires.

Joe Biden, en visite officielle, a bloqué le vampire à la Porte d'Orléans »

Sollicité pour le fréquenter durant ce tournage, j'avoue avoir manifesté quelque inquiétude. Mais, lors d'une somptueuse reconstitution, nous avons obligeamment sympathisé au cœur de la fête. C'est toujours un émerveillement de plonger dans l'Histoire, ici en 1889, quand une production sait soigner ses décors et ses costumes, particulièrement dans l'avantage de figurer en bonne société, auprès de charmantes comédiennes parées comme des princesses dans la meilleure peinture de Winterhalter.



Luc Besson (réalisateur), Caleb Landry Jones (Dracula), Raymond Beyeler sur le tournage *Dracula A Love Tale*



Céline Séguy sur le tournage de *Dracula A Love Tale*

Directif par nécessité, Luc Besson sait habilement conduire les équipes et, patiemment (ou pas), plan par plan, avancer sans faiblir. Tâche multiforme : l'artiste doit aussi administrer, des caméras aux costumes, des rôles aux décors vivants, plus de deux cents rameurs sur l'embarcation. Quand tout sera lissé à l'écran, qui saura par exemple, parmi les mécomptes, que des éléments capricieux ont ruiné les décors du Palais-Royal ou que Joe Biden, en visite officielle, a bloqué le vampire à la Porte d'Orléans ? A noter au casting l'excellent Christoph Waltz (Abraham van Helsing). Je me suis efforcé, pour ma part, d'incarner le personnage bourgeois et réjoui de festivités d'un pays encore rayonnant. Pas de sérieuses difficultés, dans l'optimisme contagieux de l'époque, d'exprimer un sentiment de bonheur. Ni rien à reprocher de la liberté de ce nouveau récit tourné en anglais, quand on connaît les multiples versions depuis Bram Stoker (Londres, 1897), auteur qui s'est lui-même largement inspiré de fictions.

Dans l'ouvrage, un clerc de notaire en mission en Transylvanie rencontre un étrange client dans un mystérieux château dont il devient prisonnier. Il ne s'agit pas, sur la forme, d'un roman mais d'une succession de lettres et de coupures de journaux dont la tension progresse, de signes imperceptibles en appréhension, d'inquiétudes en terreur. L'historique de *Dracula* est complexe : il trouve ses racines dans la figure de Vlad II, prince de Valachie du XV^e siècle dont la réputation sanguinaire a inspiré le personnage. Classique aujourd'hui de la littérature, il est devenu, comme notre film encore le confirmera, une source inépuisable d'inspiration. ■



Chronique de voyage... Isaure de Saint Pierre

Oman, dans le sillage de Sinbad le Marin



La légende veut que Sinbad le marin, héros des Contes des Mille et Une Nuits, soit originaire d'Oman et natif de la petite ville côtière de Sohar, sur la côte nord. Sinbad, un marin d'Oman

Avec ses 1700 km de côtes, le sultanat d'Oman ne pouvait qu'être un grand pays maritime. L'auteur anonyme de ces *Mille et Une Nuits* fut un persan du VIII^e ou IX^e siècle qui compila divers contes existants. Le personnage de Sinbad, fut probablement un Omanais né à Sohar, fils d'un pauvre pêcheur.

C'est au Musendam que l'on peut admirer les reliefs les plus abrupts de la bande côtière d'Oman, qui font songer aux fjords de Norvège.

Le Musendam et les fjords omanais

Situé face à l'Iran, le Musendam semble une enclave dans le territoire des Emirats Arabes Unis, enclave volontairement par le sultan, Qabous bin Saïd, qui prit le pouvoir en 1970 en déposant son père. Adulé par son peuple pour avoir permis à Oman d'accéder à la modernité grâce aux gisements de gaz et de pétrole, le sultan fit installer partout électricité, routes, écoles et dispensaires, rendant l'enseignement mixte et obligatoire pour tous. La frontière de Daba étant fermée pour des raisons de sécurité, on ne peut accéder au Musendam que par les Emirats. Il faut ensuite gagner le port de Khasab en voiture. J'y embarque à bord d'une *dhow* et nous nous enfonçons dans le dédale des bras de mer de la péninsule de Kumzar. Bientôt apparaissent les dauphins, attirés par les sifflements des marins. C'est l'heure de la plongée, avec ou sans bouteille. Nous enfilons nos combinaisons et nos palmes et nous renversons dans l'eau. Les fonds de coraux sont beaux, moins colorés qu'en Mer Rouge,

mais les poissons pullulent. Des tortues vertes nagent en compagnies de bébés requins aux ventres roux. Des raies majestueuses semblent prêtes à s'envoler.

Sohar, patrie de Sinbad

La route de la côte étant fermée, toujours pour des raisons de sécurité, nous devons traverser en 4x4 monts et déserts pour regagner la côte est d'Oman. La montagne est impressionnante, haute, aride et escarpée. Certains pics dépassent les trois mille mètres.

Dès que l'on rejoint la côte, on abandonne les pistes à peine tracées pour une route parfaite. Le paysage est plat et monotone jusqu'à Sohar. Cette bourgade de 400 000 habitants s'est endormie au cours des siècles, détrônée par Muscat, la capitale. A six heures du matin, à l'ouverture du marché aux poissons, Sohar s'éveille et s'anime. Tous guettent le lointain bourdonnement de moteur des *dhows* rentrant au port. Les pêcheurs sortent leurs prises : requins de bonne taille, immenses raies aux ailes flottantes, myriades de sardines et même un petit espadon.

Muscat, la capitale jaillie du désert

A 135 km à l'est de Sohar, toujours sur la côte, Muscat, autrefois simple port de pêche, est aujourd'hui une vraie capitale surgie du désert par la volonté du précédent sultan. Ce fut lui qui fit construire la Grande Mosquée, achevée en 1995, merveille d'harmonie, d'équilibre et de somptuosité. Son ancien palais, jaune et bleu, Qasr al Alam, évoque une grasse tulipe. Bien sûr, un imposant marché aux poissons fut aménagé face à la seule mosquée sunnite de la ville. Dès six heures du matin, c'est une bousculade insensée. Coincée entre mer et montagne, Muscat étire sa mince bande de blancheur dans un paysage désertique de toute beauté. Grâce aux usines



Mariage à Burkat Alkawz, la petite fiancée, à peine pubère, est gardée par les sévères femmes en noir.

© Isaure de Saint Pierre

de déstalinisation, l'eau n'est plus une denrée rare. Palmiers, flamboyants, ibiscus, bougainvillées, roses et zinnias jaillissent de chaque coin de jardin, faisant oublier le désert.

Un vaste complexe hôtelier, véritable vitrine de Muscat, a été conçu à l'est de la ville, sur la pointe plongeant vers le large de Barr Al Jissah. Des marinas ont été construites un peu à l'écart. Comme on doit bâtir dans le style du pays, les hôtels évoquent plus des fortins que des buildings citadins.

Dès que la nuit tombe, les habitants de Muscat se précipitent au souk, ouvert jusqu'à neuf heures du soir. Dans les échoppes de parfumerie, on peut acheter des cristaux d'encens récoltés sur les plateaux du Dhofar ou les ravissants flacons d'or de l'Amouage, le parfum le plus cher du monde, obtenu à partir de la résine de *dhawfari*.

A Sur, le dernier chantier de gineja, le bateau de Sinbad

De Muscat à Sur, à la pointe orientale d'Oman, la côte n'est qu'une longue étendue de sable blanc miroitant au soleil. Tiwi est un délicieux petit port de pêche du Wadi Al Shab prolongé par une vallée encaissée et verdoyante s'enfonçant entre les rocs. Sur le littoral vierge de Ral Jinz, réserve nationale destinée à protéger les tortues marines qui viennent pondre la nuit tout au long de la côte, on voit nager dans des eaux transparentes ces énormes tortues pouvant peser 300 kg et vivre 300 ans. Quand les œufs seront éclos après 55

jours d'incubation, les bébés tortues, de la taille d'un doigt et encore tout mous, se hâteront vers la mer en tentant d'échapper aux prédateurs qui les guettent. Seul un sur mille survivra.

C'est l'effervescence sur le chantier naval de Sur où l'on construit un *gineja*, élégante embarcation en teck malais, longue de trente mètres. A présent, *dhows*, boutres et *ginejas* sont le plus souvent faites en fibres de verre à Dubaï et le métier se perd. La route s'arrête 80 km plus au sud, dans le bourg d'Al Ashkara. Après, c'est le désert de Ramlat Al Wahaysah, ses dunes blondes, ses chameaux et ses Bédouins semi sédentarisés, vivant dans des huttes de palmes entrelacées.

Oman, un pays tourné vers la mer

Le pétrole, jailli dans le désert omanais pour la première fois en 1962 et exporté à partir de 1967, permit au précédent sultan, à compter de sa prise de pouvoir en 1970, de moderniser son pays. Il s'attacha ensuite à diversifier les sources de richesses pour que le pétrole ne constitue plus que 9% du produit National Brut. Puis il développera la liquéfaction du gaz dans l'usine de Qalhat, près de Sur. Il voulut aussi moderniser agriculture, industrie des parfums et tourisme, sans oublier l'éternelle voca-



Ci-dessus, Marché au bétail de Nizwa.

Ci-contre, Wadi Al Shab, un oued de la région Ash Sharqiyah.

tion maritime d'Oman et le développement des ports et de la pêche.

Ainsi il créa le nouveau port de conteneurs de Salalah, dans le Dhofar, opérationnel depuis 1998. Il voulut enfin redonner à Sohar son faste perdu, en faire un port de conteneurs et y installer une raffinerie, puis une usine d'aluminium, une aciérie et une usine pétrochimique produisant des fertilisants. Enfin, la Oman Fisheries Company n'a cessé d'accroître sa flotte de chalutiers pour pêcher en eau profonde, tandis qu'une usine de traitement du poisson et de l'huile de poisson fut construite au Dhofar. Son cousin germain, Haitham ben Tariq, lui a succédé en 2020 et a institué le suffrage universel pour les Omanais de plus de 21 ans.

Quant au tourisme, il s'est bien sûr axé aussi sur la mer, pour profiter des plages exceptionnelles, tout en préservant le littoral et en interdisant tours et gratte-ciel. Il aurait été dommage de gâcher cette terre d'immensité, où les déserts sont si vastes, les montagnes si hautes, les *wadis* luxuriants et la mer omniprésente. ■



En balade...

Christophe Pilaire

Verneuil for ever? *MAISON gainsbourg*

Située au cœur de Paris, la maison de Serge Gainsbourg, au 5 bis rue de Verneuil dans le très chic VII^e arrondissement, est un lieu unique chargé de l'histoire d'un des artistes les plus emblématiques de la chanson française.

Aujourd'hui, bien que Serge soit décédé depuis le 2 mars 1991 et que la demeure, propriété de sa fille Charlotte, ne soit plus habitée depuis, cette adresse reste un véritable pèlerinage pour les admirateurs de Gainsbourg, qui viennent se confronter à son univers créatif, à ses excentricités et à son génie musical.

C'est d'ailleurs la voix de Charlotte qui accompagne le visiteur dans tout son circuit de visite dans un commentaire extrêmement personnel et touchant plein de souvenirs d'enfance inattendus et parfois cocasses.

La maison de Gainsbourg, c'est bien plus qu'une simple demeure. C'est un lieu de mémoire où se sont tissées des légendes. C'est là, en effet, que Serge Gainsbourg a vécu pendant de nombreuses années, au côté de sa muse Jane Birkin, puis de sa compagne Bambou. L'atmosphère de la maison, empreinte de l'intimité de l'artiste, semble figée dans le temps, comme si Gainsbourg venait à peine de quitter les lieux. La cuisine révèle de lui l'amateur de Petrus, le bureau le lecteur avide de culture classique... Les murs de cette charmante maison de ville sont recouverts d'objets qui témoignent de l'inventivité et de la personnalité de l'artiste : des photos, des affiches de ses films, des disques vinyles, mais aussi des œuvres d'art et des objets personnels, comme son célèbre portrait fait en sable par un artiste anonyme. L'ensemble de la décoration est très sombre, les plafonds sont bas et l'atmosphère très confinée... Des touches de luxe y apparaissent ponctuellement, tels le lustre immense de la salle



© Google street view 2023



© Maison Gainsbourg

de bains, ou le couvre lit de vison noir... L'entrée de la maison est un lieu de culte pour les fans, avec des graffitis, des dessins et des messages laissés par les admirateurs du chanteur sur le mur qui borde la façade. La célèbre plaque « Ici, c'est Serge Gainsbourg » est devenue un symbole. C'est un endroit où l'on se sent presque en présence de l'artiste lui-même, une sorte de sanctuaire dédié à

son esprit rebelle et à sa créativité sans bornes.

Visiter la maison de Serge Gainsbourg, c'est aussi voyager dans son univers musical. Chaque pièce raconte une facette de l'homme : de la salle de musique où il composait ses chansons à son salon où il recevait ses amis, artistes et célébrités, ou les policiers Parisiens à qui il vouait étonnamment un très grand intérêt !



Hommage...

Nadine Szlifersztejn

Montmartre : berceau éternel de la création

L'inauguration le 6 juin 2025 de la rue Françoise Gilot située entre la Place Dalida et la Place Constantin Paris dans le 18^e arrondissement de Paris rendait enfin un hommage à une femme qui ne s'est jamais contentée d'être belle, ni la « muse » de Pablo Picasso avec qui elle a vécu 10 ans.

Créative, drôle, aimant la vie et la célébrant avec joie, courage, indépendance, esprit libre pour son époque. La seule compagne ayant quitté Picasso avec ses deux enfants Claude et Paloma ! Elle aura une autre fille Aurélia avec Luc Simon un artiste peintre. Poursuivre sa carrière artistique ne l'a jamais empêchée d'assumer son rôle de femme et d'être une mère très attachée à ses enfants.

Françoise Gilot partira ensuite s'installer aux Etats Unis pour s'épanouir dans son art. Elle épousera le professeur Jonas Salk, inventeur du vaccin de la poliomyélite et avec lequel elle vivra 25 ans. Tout en poursuivant une carrière artistique brillante, étant reconnue et appréciée par les grands musées, et les galeries. Françoise Gilot fut l'une des véritables féministes avant l'heure et ne craignait pas de rester féminine ! Cette reconnaissance tardive rappelle aussi celle de Suzanne Valadon souvent restée, pour le public, dans l'ombre de son fils Maurice Utrillo. L'atelier et l'appartement où elle vécut avec son fils et André Utter, son compagnon, puis mari, peuvent se visiter au Musée de Montmartre lieu iconique de ce village campagnard qui s'est rattaché à Paris en 1860. Ce Montmartre qui joua un rôle décisif lors de l'insurrection et les combats pendant la Commune en 1871, des rafles de juifs (adultes, vieillards, enfants) pendant la seconde guerre mondiale sous le régime de Vichy !

Le Musée de Montmartre, c'est aussi le symbole d'une révolte. Celle d'un mouvement

des habitants du quartier mais aussi d'ailleurs à Paris, en France et à l'étranger tandis qu'en 2003 le musée avait obtenu le label « Musée de France » pour ses collections de l'Association du Vieux Montmartre étant en situation financière difficile, a été sauvé, *in extremis*, par ce mouvement protestataire de la défense du Patrimoine et de l'Histoire de Montmartre, qui par miracle, a fini par convaincre la Mairie de Paris. S'en est suivi un appel d'offre remporté par Monsieur Kléber Rossillon pour réaliser de gigantesques travaux de rénovation permettant ainsi à ce musée mythique de renaître de ses cendres en bénéficiant d'une grande notoriété et visibilité à l'international avec un taux de fréquentation en hausse chaque année ! Mais lorsque l'on parle de création comment ne pas évoquer ce gamin montmartrois ! Marcel Bleustein-Blanchet et la naissance de la publicité et Publicis qui fait rayonner la France et une centaine de pays à l'international. Son évolution vers le digital et l'I.A., et ses nombreuses fusions acquisitions sont en pleine expansion à l'international et placent le groupe dans les trois premières places En conclusion un petit clin d'œil à ma famille montmartroise de trois générations depuis l'arrivée en France de ma chère grand-mère Jacklé en 1894 à l'âge de six mois décédée en 1993 à 99 ans à Montmartre ce quartier cher à son cœur qu'elle n'a jamais quitté ! ■



Erwan Floc'h - Mairie du 18^e



Portrait...

Jean-François Marchi

Leonardo Benatov, ce Balzac de la forme



Il y a chez Leonardo Benatov quelque chose de fondamentalement balzacien. Non pas seulement par l'énergie, la fécondité ou la vigueur de sa production sculptée, mais dans cette façon singulière qu'il a de lancer la forme dans l'espace comme Balzac lançait ses personnages dans le tumulte du réel : d'un jet, d'un geste total, d'un acte qui condense un monde. Le jet balzacien, chez Benatov, se traduit par une effusion de matière où la forme semble surgir d'un chaos originel, arrachée au non-être par la seule force de la volonté et de l'imagination. Comme Balzac recrée une société entière par la densité de ses types humains, Benatov recrée une mythologie de l'homme à travers ses figures modelées dans le bronze. Chaque œuvre est une apparition. Non pas au sens d'un surgissement léger, évanescent, mais au contraire d'une incarnation violente : la matière est contrainte, pétrie, exaltée jusqu'à ce

qu'elle cède à l'idée. Le sculpteur n'organise pas la matière comme un artisan docile, il la dompte comme un écrivain dompte ses passions – à la pointe du burin comme à celle de la plume. Le jet, chez lui, est une projection. Il est ce moment où l'énergie intérieure – nerveuse, vitale, tellurique – trouve une issue dans le volume. On pourrait parler d'un souffle prométhéen, comme si Benatov modelait l'homme dans l'argile non pas pour imiter le vivant, mais pour le recréer, le réécrire. Il ne copie pas la vie : il la déchiffre et la reformule, il en offre la synthèse tragique, lyrique ou ironique, comme Balzac le fait de la société post-napoléonienne. Cette puissance créatrice s'exprime aussi dans la variété des registres : figures d'empereurs ou d'archétypes antiques, bustes contemporains, visages hallucinés ou souriants – toute l'échelle humaine est convoquée. Mais toujours dans une tension : tension entre la rugosité du bronze et la délicatesse du trait, entre la monumentalité du sujet et l'intimité de l'émotion. Il y a dans ses figures la même saturation de sens, la même densité existentielle que dans un roman de la Comédie humaine. Chaque plissement de surface devient une ride de l'Histoire, chaque torsion de forme une expression d'âme. Benatov, ce Balzac de la forme, offre ainsi une œuvre qui ne cesse de naître, de jaillir, de se prolonger. Elle est inépuisable parce qu'elle procède d'un feu intérieur, d'une urgence créatrice qui, comme chez Balzac, tend vers l'absolu. L'art devient alors acte d'écriture du monde – en bronze comme en phrases. ■



Buste féminin
Bronze patiné dimensions : 18 x 9 x 9 cm,
Fonderie Valsuani



3 questions à...

Jacques Benhamou reçoit François d'Alençon,

Journaliste à la radio RADIO RCJ 94.8 fm, Jacques Benhamou anime une émission "Côté jardin" au cours de laquelle il reçoit des invités de tous les horizons.

François d'Alençon, journaliste, grand reporter, spécialiste des questions internationales, auditeur de l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale (Ihedn) et ancien chef du service «étrangers» de La Croix, A propos de la publication de son livre avec Marc Werly : *Le bal des illusions - Ce que la France croit, ce que le monde voit* publié aux éditions Grasset.



1 Comment, avec Marc Werly, avez-vous eu l'idée d'écrire ce livre ?

François d'Alençon : Nous avons souhaité faire une grande enquête et aller recueillir ce qu'en pensent les pays étrangers comme l'Amérique, l'Europe, l'Asie, et l'Afrique et avons essayé de récolter avec notre enquête qui a duré deux ans, la perception de cette France à l'étranger, et la perception de sa puissance : La France est-elle toujours ou non cette grande puissance rêvée ?

2 Après enquête vous faites donc un audit ?

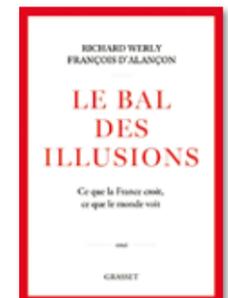
François d'Alençon : Oui, audit sur les attentes et les perceptions qui nous ren-

seignent sur ce qui manque à la France vue de l'étranger, comme réponses de nos dirigeants, de nos élites politiques et les solutions pour réduire cet écart entre les ambitions et les moyens.

3 D'où viennent les échecs de la France ?

François d'Alençon : Les échecs de la France se trouvent plus dus à ses problèmes intérieurs, à sa capacité d'entraînement pour entraîner les autres, notamment ses partenaires européens en vue de lancer des initiatives politiques et avoir un poids qui est d'abord économique, et la crise qui est d'abord socio économique française qui dure

depuis plus de vingt ans, aboutit au fait que cette capacité d'entraînement est totalement en déclin, ce qui fait que du fait de ce déclin, l'influence française est également en déclin. ■



L'émission du 19 novembre 2024 est à revoir dans son intégralité à l'adresse suivante : [radiorcj.info-cote-jardin - francois d'alencon](http://radiorcj.info-cote-jardin-francois-d-alencon)

Le point de droit de Jacques Benhamou, notaire honoraire



Question : J'ai trouvé la copie d'un testament fait par ma mère aux termes duquel mon frère aîné et son fils sont désignés comme seuls héritiers. Que puis-je faire ?

Réponse : Du vivant de votre mère vous ne pouvez rien faire, car elle est libre de disposer de son patrimoine comme elle l'entend, y compris en le vendant en rente viagère.

En revanche, s'il existe des biens au décès de votre mère, vous aurez droit à une part minimum, il s'agit de la réserve légale.

En ce domaine il faut savoir que l'on ne peut pas déshériter un en-

fant, mais que les parents peuvent disposer librement d'une partie de leur patrimoine par voie successorale, que l'on appelle la quotité disponible.

En présence d'un enfant, cette quotité disponible est de moitié, elle passe à un tiers s'il y a deux enfants et un quart en présence de trois enfants et plus.

Dans votre cas si vous n'êtes que deux enfants, en présence de son testament, votre mère pourra léguer un tiers au fils de votre frère, et vous-même et votre frère recueilleriez un tiers chacun. ■



© Josephine brueder/ville de paris

La Vasque des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024 conçue par le designer Mathieu Lehanneur, fait son grand retour entre le 21 juin et le 14 septembre 2025, dans le jardin des Tuileries.



www.sjpp.fr